

RIDDES ET ISÉRABLES
ÉTUDE RÉGIONALE D'UNE VALLÉE LATÉRALE
DU VALAIS CENTRAL

par Jörg Winistörfer

Présenté comme mémoire de licence en géographie
à M. le professeur Henri Onde en mars 1969 à l'Université de Lausanne

Bibliographie

Cartes et atlas:

1 : 25 000 1305 Dent de Morcles, 1306 Sion, 1325 Sembrancher, 1326 Rosablanche; 1 : 50 000 272 Martigny, 283 Arolla, 272 St-Maurice, 273 Montana.

Atlas géologique de la Suisse, 1 : 25 000 feuille 485 Saxon-Morcles.

Cartes anciennes: carte Dufour 1 : 100 000 feuilles 18 et 22; atlas de la Suisse, Meyer et Weiss, 1841; 1 : 108 000 feuilles 14 et 18; atlas Siegfried 1 : 50 000 numéros 485, 486, 526, 527.

Documents:

1. Statistiques fédérales de la Suisse: Recensements de la population, Recensements des entreprises, Exploitations agricoles, par cantons, communes et classes de grandeur, Agriculture, vol. I, 5e partie.
2. Aménagement régional de Martigny, situation actuelle, volume I C.E.P.A. J. Actis, A. Delaloye, A. Devanthery, P. Moret, 1967.
3. Règlement de zones et de la construction, Riddes 1966 (dactyl.).
Livres et articles:
4. E. Argand: Guide géologique de la Suisse, fasc. VII.
5. E. Argand et M. Lugeon: Notice explicative de la feuille Saxon-Morcles No 485, Berne 1937.
6. M. Bouët: La pluie en Valais, Bulletin de la Murithienne 1950, Sion.
7. M. Bouët: L'orage en Valais, Bulletin de la Murithienne 1953, Sion.
8. M. Bouët: Le vent en Valais, Mémoires de la Société vaudoise des sciences naturelles, No 79, 1961.
9. M. Bouët: La brise en Valais, Bulletin de la Murithienne 1954, Sion.
10. M. Bornand: Isérables, pays des «Bédjuis», Lausanne, vers 1950.

11. M. Burri: Etude géologique des coupes de la nouvelle route des Mayens de Riddes, Bulletin des laboratoires de géologie, minéralogie, géophysique et du musée de géologie, No 176, Lausanne. (Cet article se trouve aussi in « La Murithienne » 1968).
12. L. Closuit: Les principales cultures en amont et en aval de Martigny, dactyl., séminaire SSP, Université de Lausanne, semestre d'hiver 1962-63.
13. H. Gerlach: Die Bergwerke des Kantons Wallis, Sion, 1873.
14. L. Horwitz: Contribution à l'étude des cônes de déjection de la vallée du Rhône, thèse, Lausanne, 1911.
15. J. Loup: Pasteurs et agriculteurs valaisans, thèse, Grenoble, 1965.
16. I. Mariétan: Les mayens du Valais, La Murithienne 1952,
17. I. Mariétan: Lutte pour l'eau à l'alpe de Balavaux, La Murithienne 1945.
18. H. Onde: Au pays du Haut-Rhône, Ann. Fac. des Lettres d'Aix No 29, 1955.
19. H. Onde: La cluse alpestre du Rhône, le coude de Martigny et l'X valaisan. Mélanges géographiques offerts à Ph. Arbos, 1953.
20. H. Onde: Les verrous glaciaires, essai de classification, Revue Pirineos, 1951.
21. E. Robert: Les bisses de Saxon et du Levron, Bulletin de la société neuchâteloise de géographie, 1955.
22. M. Roten: Recherches microclimatiques sur la vallée du Rhône en Valais, thèse, Sion, 1964.
23. M.-R. Sauter: Préhistoire du Valais, Vallésia, 1960, Sion.
24. R. Staeger: La jachère valaisanne comme objet d'étude, La Murithienne, 1950.
25. H. Uttinger: Les précipitations en Suisse, 1901-1940 (avec carte pluviométrique). Station centrale suisse de météorologie, Zurich, 1949.

LE CADRE PHYSIQUE

Le voyageur qui remonte la vallée du Rhône de Martigny à Sion, en chemin de fer ou en suivant la route cantonale, sera saisi par la largeur de la vallée, son fond alluvial très plat et par les tronçons rectilignes de la route et du chemin de fer ; il pénètre en plein Valais central.

Rive gauche, il sera frappé par la raideur des versants et par l'absence presque totale de villages, à part Saxon, situé en retrait, et Riddes, sur un gros cône de déjection.

Son attention sera davantage attirée par la rive droite du Rhône, ces villages se dressant en plein soleil au milieu des arbres fruitiers et des vignes, et par les sommets qui les dominent.

Il a ainsi toutes les chances de ne même pas remarquer une partie importante du Valais central, un deuxième Valais « une double rangée de villages élevés qui font escorte aux villages de fond jusqu'à Riddes, comme s'il y avait deux Valais Médiens emboîtés l'un dans l'autre. ¹ »

De la plaine, le village d'Isérables n'apparaît qu'un court instant, suspendu, tassé contre la montagne; situé à deux kilomètres de Riddes à vol d'oiseau, mais 600 m. environ au-dessus de la route, c'est déjà un monde différent, un échantillon du « Valais latéral ».

Le Valais est en effet constitué principalement par la vallée du Rhône large de près de trois kilomètres, plate et alluviale. C'est dans cette plaine « encadrée mais non comprimée entre de raides versants ² » que débouchent toute une série de vallées d'accès souvent difficile et sans communication entre elles qui constituaient jusqu'à ces dernières années autant de mondes à part.

Les points de rencontre de ces vallées latérales et de la plaine du Rhône correspondent toujours avec un établissement humain, lieu d'échange entre une économie alpestre et une économie de plaine.

Riddes et le vallon de la Faraz peuvent se comparer, toutes proportions gardées, à Brigue et son val de Conches, à Viège et aux vallées de Saas et St-Nicolas, à Sion et aux vals d'Hérens et d'Héremence. Le Valais se subdivise ainsi en plusieurs régions, parallèles entre elles, ayant chacune son unité propre.

La région que je me propose d'étudier est moins connue que les autres vallées latérales, parce que moins bien définie et moins vaste que les autres.

La vallée de la Faraz ne correspond pas à l'image classique des vallées latérales du sud du Rhône. Comme les vals d'Hérens et d'Anniviers, elle débouche dans la plaine sur un vaste cône, sur lequel s'est installé le village de Riddes; d'autre part, le gradin de confluence est situé au-dessus de la plaine, à quelque mille mètres d'altitude. La rivière y a aménagé une gorge très étroite, d'une profondeur de 400 mètres environ; par contre, à la différence des autres vallées, la Faraz a une pente beaucoup plus forte, un profil très tendu, le 18 % en moyenne, et les glaciers locaux, entièrement disparu du reste, n'ont pas déterminé dans cette zone des fonds d'auges comparables à ceux d'Evolène ou de Vissoie; jusqu'à l'alpage de Chassoure, magnifique ombilic à 1800 mètres d'altitude, la

1) Onde (18) p. 201. 2) Onde (18) p. 200.

vallée de la Faraz reste essentiellement surcreusée et en forme de « V ». De toutes les vallées latérales, celle de la Faraz est la plus courte, de sa source au lac des Vaux, ombilic glaciaire surplombant celui de Chas-soure de près de 400 mètres, au Rhône, elle ne mesure guère plus de 10 kilomètres; d'autre part, elle n'est alimentée par aucun glacier et les étés très secs, il peut arriver qu'elle soit presque privée d'eau. Les deux communes de Riddes et d'Isérables occupent une superficie totale de 3917 hectares, soit 1484 ha pour Isérables et 2433 ha pour Riddes. Comparés aux chiffres des autres vallées du versant sud, ces chiffres sont très nettement inférieurs. Les extrêmes altimétriques par contre correspondent à ceux des vallées voisines. Nendaz par exemple ne dépasse pas de beaucoup les 3000 mètres, de la plaine du Rhône située à 467 mètres au sommet du Mont-Gelé à 3023 mètres on obtient une dénivellation absolue de 2556 mètres.

Si l'on calcule l'altitude moyenne de la région, en ne tenant compte que des courbes de 200 en 200 mètres, on obtient si l'on ne considère pas les zones situées au-dessus de 2600 mètres parce que trop raides et difficilement visibles sur le 1/25 000, une moyenne de 1640 mètres environ ¹, ce qui correspond aux régions de Sierre-Montana ou à celles de Fully-Leytron du versant droit de la vallée. (Les chiffres des zones rive droite proviennent de J. LOUP 15 p. 31-34.) Notre région s'inscrit donc bien dans la zone haute du Valais latéral.

Un deuxième caractère est celui de la massivité de la vallée de la Faraz. L'aération étant d'autant plus grande que le coefficient est petit, on obtient, en divisant l'altitude absolue la plus forte par l'altitude moyenne, pour Riddes-Isérables une valeur de 52,5 contre 54 dans les Dranses, 51,5 dans les Conches et de 49,5 pour l'ensemble du Valais inférieur ². Ces valeurs relativement fortes pour une région habitée sont aggravées par la raideur des versants: la pente du téléphérique d'Isérables a une valeur moyenne de plus de 30 % (610 mètres pour une distance horizontale de 1900 mètres). Si l'on décomposait cette distance, on obtiendrait des valeurs encore plus fortes dans la section

1) L'altitude moyenne est obtenue au moyen du rapport suivant:

$$s' \frac{h' + 600}{2} + s'' \frac{600 + 800}{2} + s''' \frac{800 + 1000}{2} \dots + s^n \frac{2600 + h^2}{2}$$

S

S = la surface totale. h' = cote la plus basse. h² = cote la plus haute. s', s'', s''', ... surfaces comprises entre chaque tranche d'altitude. 2) Loup, (15) p. 37.

basse de la vallée, près de 45 % de Riddes à mi-parcours. Ces chiffres pour l'ensemble des deux communes sont encore plus grands si l'on considère Isérables à part : cette commune est en effet entièrement située en zone de montagnes, le point le plus bas de son territoire se trouve au-dessous de 600 mètres en pleine forêt, sous une barre calcaire dans la région « des Avalanches », très raide et presque impénétrable ¹ dont on ne peut même pas tenir compte ; en moyenne, c'est à 800 mètres que se situe la limite vers la vallée du Rhône et vers 2600 mètres au sud.

Ce qui explique la position d'Isérables et la colonisation des deux branches de la Faraz par les Riddans, c'est le fait qu'une fois franchie la pente très raide de la vallée suspendue, les replats d'origine glaciaire se multiplient et les dépôts morainiques fournissent un sol relativement fertile.

Sur le versant sud, Isérables forme le premier village de l'étage supérieur si l'on considère la vallée de l'aval à l'amont ; à l'ouest de Riddes en effet, « le Valais central se simplifie. L'étage supérieur, l'habitat qui s'y rattache disparaissent ² ». La position d'Isérables est unique en Valais, elle peut être comparée à la rigueur à celle de Nendaz, de Veysonnaz ou de Vernamiège, position de replat aménagé par les appareils glaciaires locaux et par leurs eaux de fusion. « Le glacier du Rhône... devait s'élever suffisamment haut dans le Valais central pour obturer les vallées affluentes et gêner, à leur débouché, l'écoulement des glaciers locaux. Les eaux intra-glaciaires et péri-glaciaires de ces derniers ont donc pu s'évader latéralement en burinant des ravins que les glaces ont ensuite débridées » ³. Si l'on regarde Isérables du versant opposé de la vallée des Faraz, on ne peut manquer d'observer toute une série d'encoches sur la crête descendant de Nendaz.

La région qui nous occupe, consitue le premier contact avec le front des nappes Penniques, dans la partie occidentale de la vallée du Rhône. Dès Saxon, les massifs cristallins plongent sous les alluvions de la plaine et la topographie change quelque peu : absence totale de roches moutonnées granitiques au niveau de la plaine, le versant gauche est plus raide, plus régulier, entaillé seulement par la gorge de la Faraz. Les granites du massif du Mont-Blanc font place aux schistes lustrés de la nappe du Grand-St-Bernard, de la série pennique moyenne ⁴, et pennique inférieure.

¹ Bürri, (11) p. 12. ² Onde, (18) p. 203. ³ Onde, (19) p. 202. ⁴ E. Argand, (4) p. 466.

Le plissement interne de la nappe, dû à l'obstacle que constitue le massif hercynien a déterminé toute une série de plis et replis dans le front de la nappe ¹. Cette complexité de la structure rend difficile la distinction entre les séries de couches minces et les couches très épaisses ², d'autre part, elle détermine toute une série de « faux synclinaux » et de « faux anticlinaux » ³ qui vont favoriser l'érosion par les glaciers locaux et l'écoulement des eaux intra et péri-glaciaires dont nous venons de parler.

La vallée de la Faraz aurait creusé une cluse dans un de ces faux anticlinaux à la hauteur « Champs Scindant » en aval d'Isérables. Cependant, si l'on se rapporte à l'étude de M. Bürri ⁴, il semble que dans ce secteur les couches soient en série normale, les couches les plus anciennes forment le cœur de l'anticlinal, les complications du plissement n'intervenant que plus au sud. Cette cluse est bien visible lorsque l'on se rend à Isérables par l'ancien chemin muletier, qui s'élève le long du goulet aval par des lacets courts, taillés dans le roc.

Le déversement du pli est également bien visible lorsque l'on regarde son flanc gauche, depuis le sentier ou le téléphérique, il est orienté vers le N.-E. Cet anticlinal, constitué de schistes sombres ⁵ appartient à l'une des nombreuses digitations empilées les unes sur les autres et qui constituent une série d'écailles, au pendage dirigé vers l'ESE, en général minces et dont de nombreux affleurements sont visibles sur la carte topographique ⁵.

Ces écailles sont les génératrices du relief en « verrous d'emboîtement » ⁶. L'étude de la coupe No 2 de M. Bürri ⁵ est particulièrement intéressante à ce sujet : à chacune des couches de la digitation de la Pierre Avoi correspond une légère dépression, un replat ou une colline en contre-pente. Les affleurements rocheux sont presque toujours absents de la topographie en amont de la zone des verrous, ce qui tend à démontrer que la région a été fortement retravaillée par l'érosion glaciaire, les couches schisteuses et liasiques ayant été mises en saillie par l'accélération du glacier. Ces couches plongeantes ont, par ailleurs, de par leur position, déterminé les pentes topographiques les plus fortes. Au-dessus de 1200 mètres, schistes et quartzites du carbonifère déterminent une topographie moins accusée, la pente s'adoucit, les moraines occupent presque toute la surface.

¹ Onde, (18) p. 202. ² Bürri, (11) p. 10. ³ E. Argand, (4) p. 467. ⁴ Bürri, (11) coupes p. 14. ⁵ Bürri, (11) p. 11. ⁶ Onde, (20) p. 14.

C'est dans ces couches des noyaux anticlinaux que les gens d'Isérables ont exploité des mines d'anthracite, en filon, ainsi que l'attestent encore les anciennes galeries situées au-dessus du village au lieu dit « Les Cretaux » ¹.

Les moraines sont de deux sortes; rhodaniennes et locales. Elles ont laissé de nombreux dépôts dans la vallée de la Faraz, exploités encore aujourd'hui, elles offrent un sable de bonne qualité. Les glaciers locaux ont laissé des moraines dans les deux branches de la Faraz, des cailloutis fluvio-glaciaires stratifiés près des « Chenevires » en aval d'Isérables ². Le glacier rhodanien a pénétré très au sud de son axe ³ ce qui confirme bien l'hypothèse d'une diffluence du glacier puisqu'on trouve des restes erratiques et morainiques à plus de 1600 mètres d'altitude.

Ces invasions glaciaires et leurs dépôts correspondent presque parfaitement avec la zone déboisée de la région. Les pentes trop raides du versant du Rhône, où les affleurements schisteux et calcaires sont à peine recouverts, sont restés boisés de mélèzes et de pins, arbres qui reprennent possession du sol au-dessus de 1600 mètre.

La plaine de Riddes est entièrement alluviale, seuls les cônes d'Ecône et de Riddes, le premier du type simple et le second du type composé ⁴, atténuent le contact entre le versant et la plaine. Le cône de Riddes, affronté à celui de la Losentse, a repoussé le fleuve vers le nord, et le rétrécissement du lit a causé une zone qui reste plus marécageuse à l'amont, cette présence de cônes a permis la construction du pont et l'exploitation, de nos jours, des sables et graviers ralentis par l'exhaussement du lit.

LE CLIMAT

Il est difficile de donner des chiffres précis pour la région qui nous intéresse, les mesures pluviométriques étant trop peu nombreuses, les mesures de températures à peu près absentes.

¹ Bornand, (10) p. 12. ² Notice carte géol. p. 6 (5). ³ Carte et notice Saxon-Morcles (5). ⁴ Horwitz, (14) p. 11.

Mais avec les données que nous avons pu réunir et avec ce que nous connaissons des autres régions du Valais central, il nous a été possible d'arriver à une approximation suffisante pour avoir une idée des facteurs climatiques dominants.

La répartition saisonnière des précipitations suit la formule EAHP, c'est-à-dire maximum des précipitations en été, minimum au printemps. L'automne et l'hiver sont sensiblement égaux. Mais ce qui frappe bien davantage, c'est la sécheresse de Riddes; 571 mm. par année pour la période de 1901-1940 ¹ constitue en effet le minimum absolu en Suisse pour une station de plaine, le minimum de Staldenried se situant à plus de 1000 mètres d'altitude.

Pour Isérables, les données manquent malheureusement mais on peut estimer la lame d'eau annuelle à environ 800 mm., ce qui reste encore très faible lorsqu'on compare ce chiffre aux 1503 mm. d'Oberwald dans le district de Conches ou aux 1438 mm. des Plans sur Bex dans les Préalpes vaudoises. Compte tenu de l'augmentation des précipitations avec l'altitude à partir de Riddes, cette valeur est toutefois normale. Cette anomalie négative de tout le Valais central par rapport à la cluse est de 20 % à 50 %, Riddes n'y échappe pas.

Cependant, au-dessus de 2000 mètres environ, il n'y a pas de saison sèche: « les précipitations augmentent vers les sommets pour atteindre 3 m. vers le lieu de l'optimum ² ». Les précipitations sont réparties sur un nombre de jours élevés, 85 à 90 jours dans la vallée si l'on tient compte des chutes d'eau égale ou supérieure à 1 mm. Les pluies sont donc en général très faibles, bien réparties sur toute l'année; à Riddes le mois le plus pluvieux vaut seulement les $\frac{5}{3}$ du mois le plus sec (déc. 62 mm. contre mai 36 mm.).

Ces chiffres s'expliquent par le fait que les gros orages sont extrêmement rares: en moyenne 15 jours dans le centre du Valais ³. Le Valais subit donc deux fois moins d'orage que le Moyen-Pays (33 jours contre 15) ³. Ces orages proviennent en majorité de Savoie donc du S.-O. et ne dépassent en général pas la région de Sion ³ les orages qui pourraient intéresser plus particulièrement notre région, venant du sud, sont encore plus rares, ils ne représentent que le 8 % du total ³.

« Les orages locaux sont en général très discrets, courts et peu énergiques ³. »

¹ Uttinger, (25). ² M. Bouët, (6) p. 3. ³ M. Bouët, (7) p. 23.

Les faibles quantités d'eau qui tombent sur le Valais central ont obligé les cultivateurs à recourir à l'irrigation ainsi que nous le verrons plus loin. Cette absence d'eau a cependant un avantage : Iséables ne connaît pour ainsi dire pas de longues périodes d'enneigement, même au cœur de l'hiver, la couche fondant à mesure qu'elle tombe ou presque. En plaine, il est rare de voir plus de 10 à 15 cm. de neige à la fois, seule la région des Mayens, à plus de 1500 m., orientée plein nord connaît un véritable hiver, le dernier tronçon du remonte-pente fonctionne chaque année du 15 décembre aux premiers jours d'avril, l'exploitation cessant en général après Pâques.

Pour les moyennes mensuelles de température, nous aurons recours à O. Lütschg¹ faute de chiffres et nous avons procédé par interpolation en tenant compte de quelques stations comparables.

Iséables, à 1125 m. aura les moyennes mensuelles suivantes : J —2,6 F —0,6 M +1,9 A +6,4 M +10,5 J +14,2 Jt +16,1 At +15,4 S +12,6 O +7,2 N +2,2 D —1,9 soit une moyenne annuelle de 6,8⁰ et une amplitude de 18,7⁰. Ces chiffres doivent cependant être interprétés avec prudence et corrigés par un autre facteur : l'insolation. Aucun des habitants d'Iséables ne m'a parlé d'hivers très rigoureux, il existe, certes, des journées froides, mais rarement de longues périodes, contrairement à ce qui se passe en plaine, où les moyennes mensuelles et annuelles sont plus élevées (amplitude absolue 20⁰, janvier —0,9; juillet +19,1) mais où l'insolation est plus faible. Le 21 décembre, Iséables reçoit en moyenne 6 h. de soleil contre 0 h. 30 à 2 h. pour Riddes et 0 h. 00 à Ecône². Dans la zone « touristique » des Mayens de Riddes le soleil, à 1500 m. d'altitude ne fait au solstice d'hiver qu'une courte apparition au-dessus des crêtes entre 11 h. 30 et 13 h. environ. En été par contre, Riddes et la plaine bénéficient du meilleur ensoleillement, le soleil n'atteignant Iséables qu'à 9 h. du matin. En hiver et au printemps, les phénomènes d'inversion de température sont donc très fréquents, entre Iséables à plus de 1000 mètres et la plaine, « les légères dépressions de Riddes... sont transformées en lacs d'air froid³ » c'est dans ces cas que le danger de gel est le plus grand pour les cultures de la plaine, alors que le danger n'existe pratiquement pas sur le versant ni même sur les cônes de dé-

¹ O. von Lütschg, Die Klimatische Verhältnisse der Visper-Täler im besonderem im oberem Saastal. ² Voir graphique La Murithienne p. 150-77, 1930-31. ³ Roten, (22) p. 1.

jection. M. Roten ¹ a établi toute une série de courbes qui montrent bien que d'une part, le fond de la vallée du Rhône est le plus menacé par le gel printanier et que, d'autre part, les masses d'air froid pénètrent en Valais suivant plusieurs trajets différents avec un retard qui peut aller jusqu'à 24 heures pour la plaine d'où danger de gel accentué du fait de l'effet inattendu de ce retard, alors que les Hauts sont touchés presque en même temps que le Moyen Pays ².

Les vents sont un des éléments caractéristiques du Valais. Les jours sans vent sont très rares à tous les niveaux. Le fœhn a une action importante sur la température et sur l'humidité de l'air. Il affecte peu cependant notre région, Riddes étant situé trop en aval de Sion où le phénomène se fait sentir et trop en amont de Martigny. M. Bouët ³, considère en effet que quelques régions restent à l'écart du fœhn; « la région abritée entre Sion et Martigny s'est curieusement manifestée le 2 janvier 1949 après un fœhn fort qui s'était éteint dans la nuit du 1 au 2, la couche de neige avait entièrement disparu en amont de Sierre... Elle avait subsisté par contre en aval jusqu'à Saxon mais avait fondu entre Martigny et Aigle... » ⁴. Mais le cloisonnement n'est pas si parfait, j'ai observé à plusieurs reprises des trajectoires de fœhn, en dessus des Mayens de Riddes, qui semblaient provenir des Dranses, par dessus le col de la Croix de Cœur, soit directement selon un trajet S.-N. Si la vallée des Faraz ne subit pas les effets du fœhn, il s'en écoule cependant un air froid, ce qui est ressenti dans le haut du cône y abaissent la température d'environ 2 degrés. Le Valais connaît encore un vent important qui se manifeste particulièrement en plaine: les brises d'amont et d'aval. Ces vents sont provoqués par les faibles variations de pression créées entre l'air réchauffé par le soleil et les colonnes d'air froid ⁵. En été, l'alternance des brises est très remarquable, de 9 à 21 heures, elles soufflent du SO, puis vers 22 heures et jusqu'au lever du soleil elles tournent de 180°: c'est la brise d'amont. En hiver, le réchauffement de versants étant moindre, les phénomènes de brises sont rares, ils se produisent un jour sur sept, en décembre et seulement sur une période de 3 heures ⁶. Ces courants ont fortement influencé la croissance des arbres en plaine. Il y a encore quinze à vingt ans, les cultivateurs se protégeaient par de longues rangées de peupliers, perpendiculaires au cours du Rhône. Ces arbres dans la région de Riddes ont tous été abattus pour des raisons d'ensoleillement semble-t-il, ainsi les cultures ont repris

¹ Roten, (22) p. 53. ² Roten, (22) p. 183. ³ Bouët, (8) p. 314-5. ⁴ Bouët, (8) p. 315. ⁵ Bouët, (9) p. 537. ⁶ Bouët, (9) p. 61.

une inclinaison bien visible vers l'amont et la brise a repris tout son pouvoir desséchant.

Pour notre région, ces quelques données climatiques sont les plus importantes, la grêle et la brume en sont pratiquement absentes. A Iséables cependant, on se plaint depuis quelques années, des fumées industrielles venant de l'aval et stagnant entre 600 et 1000 mètres d'altitude environ, surtout durant les mois d'hiver, lorsque les brises de beau temps sont absentes; ces brumes s'accrochent parfois plusieurs jours de suite aux versants. Au-dessus de 2500 mètres, les brouillards sont fréquents, en hiver surtout. Mais dans l'ensemble, le versant rhodanien de la Croix-de-Cœur est plus dégagé que la vallée de Bagnes, les skieurs ont souvent vu Verbier et le versant sud du col enveloppés de brouillards alors que la vallée du Rhône était claire.

LE PEUPLEMENT

L'habitat ancien et son évolution

Avant l'assainissement de la plaine, les villages étaient en général construits sur les cônes ou sur le versant, jamais dans les fonds, dangereux à cause des inondations et trop marécageux. C'est le cas de Riddes et de la grande majorité des villages de plaine, au pied de chaque versant, à l'adret comme à l'ubac s'étire un chapelet de villages. Riddes cependant se trouvait désavantagé dans le choix de son site à cause du manque de soleil. Les villages de la rive droite se situent tous immédiatement au pied du versant, en position dominante et bien abritée du Rhône, Leytron, Ardon, Vétroz en sont des exemples typiques.

Riddes est un compromis, à la fois proche du fleuve, commandant l'accès du pont, et à mi-cône, tentant de bénéficier au plus de l'insolation. L'ancien village se composait d'une rue principale bordée de maisons de pierres, de deux à trois étages. Ce vieux « centre » de Riddes existe toujours, et la route actuelle, classée route internationale avec un trafic de plus de 12 500 véhicules par jour¹, s'étrangle, passant de 11 m. 50 de largeur à moins de 6 m. au centre de Riddes. Les maisons s'ouvrant directement sur la chaussée, la circulation pédestre s'avère périlleuse.

Dès 1860, avec l'apparition de la gare, un nouveau quartier s'est créé, d'orientation sensiblement perpendiculaire, amorçant la descente du

¹ C.E.P.A., (2) p. 107.

cône. Le téléphérique, dont la station est située à l'opposé en direction de la gorge de la Faraz, a aussi eu une influence sur le développement du village, vers le haut cette fois où s'est implanté un quartier de petites villas.

Riddes, avant de se tourner vers l'économie de plaine avait un important troupeau ainsi que nous le verrons plus loin, les bêtes passaient l'hiver dans des granges-écuries, en bois qui entouraient le village de pierre. Ces constructions ont presque totalement disparu, lorsqu'elles existent encore, elles sont souvent inutilisées et dans un état de délabrement presque complet. L'aspect du village de Riddes, assez laid comparé à d'autres villages de la plaine du Rhône, trahit bien l'individualisme valaisan, le désir d'isolement de chacun : ce sont des alignements de petites villas clôturées par un jardin avec haies et barrières. Seul le prix élevé du terrain explique la construction de nouvelles demeures collectives situées à l'est du cône et abritant des non-riddans.

La dispersion de l'habitat pour la commune de Riddes est très faible. En dehors du centre, quelques familles vivent en permanence à « Audes » au lieu dit « Le Villard », et elles dépendent davantage d'Isérables que de Riddes pour la messe, l'école et leurs achats ; une famille vit en permanence aux Mayens et il semble que l'effort touristique entreprit par la commune complique sérieusement la vie de ce paysan, du fait des taxes à payer sur la nouvelle route et des plus-values à payer sur ses champs ¹.

Isérables offre un aspect totalement opposé. Ici, c'est l'adaptation à la topographie qui a poussé les Bédjuis à construire en hauteur. Le village se compose d'une rue principale, appelée « Bahnhofstrasse » par dérision, qui va de la station du téléphérique à la place de l'Eglise, et d'une série de ruelles parallèles qui sont reliées entre elles par des sentiers très escarpés ou par des escaliers. Ainsi, on peut pénétrer chez les gens du deuxième étage de plein pied ! Le vieil Isérables était construit en bois, mais l'incendie de 1881 détruisit entièrement le village, à l'exception de l'église ; il a été depuis reconstruit entièrement en pierre.

Le tassement du village montre bien le souci du montagnard de profiter de la moindre parcelle cultivable. Le village s'étire sur une longueur de 300 m. environ, et la dénivellation entre la maison la plus basse et la plus haute est de plus de 200 m.

¹ Comm. du secrétariat communal de Riddes.

Le danger d'avalanches ne menace pas Isérables même, mais les glissements de terrain, lors du dégel, peuvent, comme en 1966, couper les routes à proximité immédiate du village, ou même menacer de recouvrir de boue une partie du cimetière.

Dès que l'on quitte le centre du village vers le sud, le type d'habitation change, le bois remplace la pierre et les moellons, la maçonnerie. Isérables s'étire ainsi le long de deux sentiers sur environ 800 mètres. Les chalets d'habitation au-dessus de la route et les granges-écuries en contrebas. On ne peut pas parler de dispersion de l'habitat, il s'agit plutôt d'un passage de village groupé à un village-rue. La perte de temps résultant de l'étirement du village n'a pas affecté ses habitants; ce qui est plus gênant, c'est l'état des chemins au printemps.

Le village d'Isérables a très peu évolué dans son aspect extérieur, en général les constructions nouvelles s'élèvent sur les anciennes fondations et les bâtiments de l'usine et de la station de téléphérique ne choquent pas par leur taille.

Démographie

L'occupation humaine de la vallée de la Faraz est relativement ancienne: lorsque Rodolphe III remet le comté du Valais à l'évêque de Sion, en 999, l'église possédait déjà des droits sur le village d'Isérables, ce qui montre que le village existait déjà en tant que tel ¹. R. Sauter cite la découverte de tombes de l'époque de la Tène (environ 450 avant J.-C.) à Bruson, Nendaz, Verbier et Isérables entre autres ².

Malheureusement, on ne possède pas de données quant au nombre des habitants avant 1798; ayant brûlé les registres paroissiaux ne remontent pas avant 1803 ³. Dès 1850, les recensements fédéraux nous donnent tous les renseignements désirés.

En 1960, la population résidant à Riddes et Isérables s'élevait à 2628 habitants, soit 1157 pour la montagne et 1471 pour la plaine et les écarts situés en altitude.

Population résidente de 1798 à 1960

	1798	1816	1829	1837	1850	1870	1880	1888
Isérables	483	541	683	775	799	888	921	913
Riddes	271	274	392	498	487	668	685	767

¹ Dic. géo de la Suisse. ² Sauter, (23) p. 44. ³ Rec. pop. du Valais de 1798 à 1900, Berne 1908.

	1900	1910	1920	1930	1941	1950	1960
Isérables	1052	1096	1075	1105	1219	1213	1157
Riddes	892	929	1008	987	1087	1262	1471

Ce tableau fait ressortir deux points immédiatement. La population de Riddes, moins élevée que celle d'Isérables jusqu'en 1941, a fortement augmenté depuis et celle de la montagne, après un maximum entre 1941-1950 décroît très largement. Ce déficit peut sembler curieux et l'on examine le nombre de naissances annuelles à Isérables¹, il oscille en effet entre 33 et 38 par année de manière assez constante depuis 1803, avec des minimums en 1930, 1932, explicables par la crise économique. Le taux de natalité étant constant, le taux de mortalité en régression, il faut expliquer cette perte de population par un déficit migratoire, en partie vers Riddes d'où la forte augmentation dans cette dernière commune, en partie vers d'autres communes du Valais. Une autre explication est à chercher dans les possibilités propres à la partie montagneuse de notre région. Isérables n'a pas, à l'inverse de Riddes, gagné en superficies cultivables des terres propres à nourrir un excédent de population. Ce déficit de la montagne ne me paraît pas aussi alarmant que la baisse que l'on peut observer à Trient, Mase ou à Vernamiège dont les déficits par rapport à 1950 sont respectivement de 23,9 %, 19,9 % et de 16,1 %. Il ne faut pas parler de dépeuplement à Isérables mais plutôt d'équilibre entre les possibilités du terroir et le nombre des habitants.

L'évolution de la courbe démographique de Riddes est tout autre. Le maximum est atteint en 1960, la courbe est en augmentation quasi constante au cours de ce siècle, avec une légère inflexion cependant entre 1920 et 1930 due peut-être à la crise économique et surtout au fait que les terres de la plaine manquent encore, le polder n'étant pas encore mis en valeur et le rendement optimum n'étant pas encore atteint.

Dès 1950, la population de Riddes évolue, le secteur primaire reste très important mais le secondaire et le tertiaire se développent, en 1965, ils emploient autant d'habitants que le primaire et ce, sur le territoire communal, alors qu'à Isérables, la prépondérance du secondaire et du tertiaire à partir de la même date s'accompagnent d'une émigration temporaire vers d'autres régions du Valais. A Riddes, d'autre part, les remaniements parcellaires ont créé des superficies exploitables plus

¹ Registre des baptêmes depuis 1803, Isérables.

importantes et plus rentables, diminuant le nombre des agriculteurs qui ont, en général, trouvé des emplois dans l'industrie locale et dans la construction, en partie grâce à la conversion de la zone pastorale des Mayens en zone touristique. Ainsi, en plaine comme en montagne l'agriculture ancienne fondée essentiellement sur la subsistance perd de nombreuses unités sans toutefois que le rendement diminue, au contraire. Le développement du secteur tertiaire dans la région est également fort, mais il semble que les possibilités touristiques, qui ont engendré cette hausse ait atteint un plafond et qu'au cours des prochaines années, il ne faut pas s'attendre à une forte augmentation. Citons, pour illustrer ce fait, qu'Isérables a vu son tertiaire baisser entre 1940 et 1951, l'espoir que le téléphérique avait provoqué (ouverture de boutiques de souvenirs, création de chambres dans des pensions et à l'hôtel du Mont-Gelé) n'ayant pas été pleinement réalisé. Avec le développement des Mayens de Riddes, le secteur tertiaire à Isérables connaît cependant un nouvel essor, création de petites succursales aux Mayens, et services de transports public et privé, par jeep, ouverture de magasins de sports.

Un facteur démographique beaucoup plus alarmant dans l'ensemble de la région est celui du vieillissement de la population agricole. Alors que l'âge moyen des ouvriers de la construction se situe entre 30 et 40 ans, celui des agriculteurs est nettement au-dessus de 50 ans, les jeunes délaissant l'agriculture pour deux raisons principales : d'une part, les travaux sont considérés comme trop pénibles, en montagne surtout. D'autre part, ils désirent gagner rapidement de l'argent et vont travailler en usine ou sur les chantiers pour se rendre indépendants du chef de famille. Depuis quelques années, les jeunes désirent se marier beaucoup plus tôt qu'auparavant : autrefois, seuls les chefs d'exploitation pouvaient se permettre de fonder un ménage, on se mariait très tard, les cadets restaient en général célibataires. Ces données expliquent que le taux de natalité en montagne était très élevé si l'on ne tient compte que des femmes entre 18 et 45 ans mariées ; les femmes célibataires étant très nombreuses, elles restaient dans leur famille et représentaient une grande partie de la main-d'œuvre agricole ¹.

Influencées par la plaine et les autres cantons, les jeunes filles de la montagne refusent cet état de fait ancien et vont chercher une occupation dans le secteur tertiaire des petites villes de la plaine ; elles travaillent comme vendeuses ou dans les bureaux, de préférence aux travaux

¹ Réc. féd., (1).

en usine qui sont considérés comme moins agréables. Dans l'ensemble de la région de Martigny, plus de 200 jeunes gens et jeunes filles cherchent chaque année une occupation dans l'industrie ou dans le commerce. On voit, par ces chiffres, que pour résorber cette émigration de la jeunesse, de nombreuses places restent à créer et que cette partie du Valais a un certain retard sur le reste de la Suisse.

Le vieillissement du secteur agricole a pour corollaire, en plaine surtout, que les successions professionnelles ne sont pas assurées dans la grande majorité des cas ¹. Pour la région de la plaine comprise entre Martigny et Riddes le taux est le suivant: succession assurée 28 %; probable 24 %; douteuse et nulle 47,8 %. Ces chiffres sont cependant encore supérieurs à ceux de la région comprise entre Martigny et Evionnaz où la succession est nulle ou douteuse dans 66,8 % des cas ².

Ce problème de succession a également contribué à la descente des Bédjuis vers la plaine, où ils ont racheté de nombreuses parcelles et à un fort brassage de la population de Riddes où les bourgeois sont en minorité par rapport au reste de la population valaisanne depuis 1968 ³. Alors qu'à Isérables, la population bourgeoise représentait encore plus du 95 % de la population résidente totale.

Si l'on remarque dans l'ensemble du Valais une forte baisse dans le domaine agricole, il faut cependant nuancer cette impression pour la plaine de Riddes. Favorisée par son climat, une nappe phréatique à niveau presque constant, notre région est l'une des mieux plantée du Valais central, une de celle où la superficie agricole a augmenté et où elle continue à augmenter. Les agriculteurs qui quittent la terre pour l'industrie du bâtiment ou pour s'engager dans les usines, gardent en général une partie de leur domaine, les vignes dans la totalité, et continuent, à côté de leur activité principale, à travailler la terre. Cette nouvelle branche socio-professionnelle représente les $\frac{3}{4}$ environ du nombre total des agriculteurs ⁴. Ce sont en général les femmes qui s'occupent des petits travaux agricoles, ainsi que les enfants jusqu'à l'âge de quinze ans environ. En montagne ce phénomène était déjà très développé à l'époque des grands travaux hydro-électriques, lorsque les Bédjuis s'étaient engagés en grand nombre comme mineurs, métier dans lequel ils excellent.

¹ C.E.P.A., (2) p. 62. ² C.E.P.A., (2) p. 67. ³ Comm. secrétaire communal de Riddes et stat. ⁴ C.E.P.A., (2) p. 70.

Dans la région comprise entre Martigny et Riddes, la quasi-totalité de la population active de plus de trente ans s'occupe encore d'agriculture ¹. La conséquence directe de cette double activité professionnelle d'ouvrier-cultivateur est que le secteur pastoral est presque complètement délaissé par les villages de plaine. A Riddes, les estimations de fin 1968 laissent entendre qu'il reste peut-être 25 à 30 têtes de bétail dans le village ². A Isérables, la proximité des alpages explique en grande partie le maintien de l'activité pastorale.

L'ANCIENNE ECONOMIE

L'isolement relatif dans lequel se trouvait Isérables avant la construction du téléphérique, exécutée en 1942, par rapport au reste du Valais, a engendré dans le haut une économie totalement autarcique. Ce cas n'est du reste pas unique en Valais, les vallées d'Hérens et d'Anni-viers étaient dans le même cas avant la construction des routes de montagne et avant leur ouverture au tourisme.

En montagne, la plus grande partie des produits agricoles et la totalité des produits laitiers étaient consommés sur place. Isérables cependant exportait une partie de son blé et de son seigle en plaine, ce qui a valu à ses habitants la réputation de sobriété et le surnom de Bédjuis, dérivé de Bédouin dans toute la vallée du Rhône en amont de Martigny ³. Les seuls produits que les montagnards achetaient en plaine étaient le sel, le café dont on faisait une consommation modérée, les épices et le sucre. Ces produits étaient amenés à Isérables à dos de mulet ou plus fréquemment à dos d'homme. J'ai eu l'occasion de discuter avec une femme d'Isérables qui effectuait des portages entre la plaine et la montagne, sur le vieux chemin, à raison de 40 kg. par voyage, ceci plusieurs fois par jour.

Les Bédjuis importaient également le vin. Mais dans ce cas, il ne s'agit pas d'importation à proprement parler mais de la montée de la récolte de la plaine et provenant des vignes appartenant aux gens de la montagne.

Comme les Anniviards, les Bédjuis ont acquis des vignes en plaine, sur le cône de Leytron et plus près de chez eux dans la région de Riddes. Les mauvaises langues affirment que les Bédjuis achetaient à n'importe

¹ Stat. ² Comm. secrétaire communal de Riddes. ³ Dic. géo. de la Suisse.

quel prix les meilleurs terres à vin ¹. Cependant, à la différence des Anniviards qui migraient en famille, les Bédjuis ne se déplaçaient qu'en petits groupes et ne séjournaient pas en plaine plus longtemps que nécessaire. Les achats des Bédjuis ne se sont du reste pas limités aux terres, ils ont acquis, légèrement au-dessus de Leytron, toute une série de petits raccards dans lesquels ils entreposaient leurs outils et où ils passaient une nuit ou deux, lors des travaux de taille ou à la récolte ; à Riddes même tout le quartier des « Courtenaud » appartient à ceux de la montagne, formant un quartier distinct du village et qui n'était occupé qu'à l'époque des vendanges ou des récoltes ². Le vin était foulé à Leytron puis remonté à Isérables dans des tonneaux où on le pressait, et la vérification se faisait durant l'hiver, certains mulets faisant plusieurs fois le voyage dans la journée. Ces échanges entre Leytron, situé sur la rive droite du Rhône et Isérables s'expliquent par le fait qu'Isérables dépendait au VIII^e siècle de la paroisse de St-Martin de Leytron et que les habitants de la plaine avaient, à l'origine des mayens dans la région d'Isérables.

L'essentiel de la production résidait cependant dans l'agriculture et dans les produits de l'élevage. Les Bédjuis n'ont pas tiré grands profits de leurs forêts, se contentant d'en tirer le bois pour leurs constructions et le bois de chauffage. Le déboisement est dû uniquement à l'aménagement de nouvelles surfaces cultivables et de surfaces pastorales. D'autre part, les forêts d'Isérables ont été déboisées récemment pour fournir du bois aux chantiers hydro-électriques et aux travaux de galerie qui s'y rattachent.

Au-dessous des villages, les champs de seigles et de blé sont aménagés sur des parcelles minuscules, souvent quelques dizaines de mètres carrés seulement, entièrement terrassées, orientées SSO, ce sont les meilleures terres, avec celles situées au nord et au sud immédiatement au-dessus du village, celles dont le rapport spécifique est le meilleur. Les champs de seigle étaient laissés en jachère une année entière après la récolte, on ne les fumait que très peu, une à deux fois par 10 à 20 ans, la fumure naturelle constituée par la mauvaise herbe, enfouie sur place, suffisant à fournir une très belle récolte ³. Le labour s'effectuait avec l'ancienne charrue dont on peut voir un exemplaire au nouveau musée d'Isérables. La récolte était remontée au village et engrangée, ces transports se

¹ « Les Bédjuis et leurs vignes de Leytron », Les propos de l'Ordre de la Channe 1967. ² M. Bornand, (10) p. 18. ³ Stäger, (24) p. 104.

faisaient à dos d'homme sur des sentiers escarpés, jusqu'à ces dernières années, les chemins de dévestiture n'existaient pas au-dessous du village.

Cette économie céréalière se combinait avec des jardins fruitiers, à proximité immédiate du village et des champs de fauche le long de la route menant aux Mayens de Riddes. Chaque propriétaire cultivait en plus quelques légumes dans de petites parcelles à l'altitude des Mayens.

L'ensemble du terroir d'Isérables est irrigué par le bisse communal, l'eau pose en effet de grands problèmes ; on ne peut se permettre de trop irriguer de crainte de voir le terrain gorgé d'eau s'ébouler et, à cause des faibles possibilités en eau de la commune, et d'autre part, parce que le climat particulièrement sec exige un apport d'eau.

L'eau est amenée à Isérables par un bisse, qui passe environ deux cents mètres au-dessus du village et qui prend l'eau dans la branche est de la Faraz, près de Rosey. Lorsque le débit est suffisant, ce bisse arrose également les champs des « Condémines » situés dans la commune de Nendaz. Actuellement, on a doublé le volume d'eau d'irrigation en effectuant des captages de sources au-dessus de Dzora. L'irrigation par bisse est certes un palliatif à la sécheresse naturelle de cette région, comme dans presque toutes les vallées latérales du Valais, cependant en 1947 la sécheresse fut telle que par manque d'eau, toute la récolte de pommes de terre fut compromise ¹.

L'ancienne industrie occupait un tonnelier et quelques fabricants d'échalas, en mélèze, industrie donc liée à la culture de la vigne ².

Les mines du « Col des Mines » ont été pendant très longtemps exploitées. Le minerai de plomb argentifère était transporté sur des luges ou à dos de mulet jusqu'en plaine, à Riddes, près des « Courtenaud » on peut encore voir les vestiges de cette industrie, une cheminée de haut fourneau ³. L'exploitation de cette concession a donné lieu à de nombreux litiges parce que la frontière communale entre Riddes et Isérables d'une part et entre le district de Martigny et celui de Bagnes d'autre part, était mal définie. En fait, la concession se trouve sur le territoire de Verbier (Bagnes), mais les mineurs étaient en majorité d'Isérables, la fonderie se trouvait à Riddes. L'exploitation battait son plein au milieu du siècle passé, et le minerai contenait 64 % de plomb pour 2,6 % d'argent ⁴.

¹ Bornand, (10) p. 10. ² Bornand, (10) p. 12. ³ Bornand, (10) p. 12. ⁴ Gerlach, (13) pp. 48-9.

Durant la première guerre mondiale, les mines d'anthracite de la Tsouma et des Crétaux ont été réouvertes, produisant un combustible de mauvaise qualité, elles ne répondent plus à aucun besoin économique ¹. Notre région fait partie du « Valais, pays riche en mines pauvres » (I. Mariétan).

L'activité pastorale représentait jusqu'à ces derniers temps l'apport le plus important de l'économie valaisanne de montagne. C'est dans ce domaine que la plaine se différencie le plus de la montagne, c'est depuis quelques années, en supprimant les troupeaux ou en les réduisant au minimum, à Riddes on ne voit plus une vache, à Isérables, le troupeau quoique en régression est encore important.

Isérables possède deux pâturages d'été, des mayens qui sont encore occupés, alors que Les Etablons, de Riddes et la zone des mayens sont en pleine transformation.

En 1920, Isérables avait un troupeau de 327 vaches et 158 génisses; Riddes 216 et 41 respectivement; sur le total de 485 têtes de bétail, Isérables en inalpait 474, soit la presque totalité, et Riddes 264 sur un total de 257, c'est-à-dire plus de têtes que n'en possédait la commune. Ce fait s'explique par la prise « en pension » d'un certain nombre de bêtes ². Dans cette région du Valais, le troupeau est presque exclusivement formé de bêtes d'Hérens. Petites, à la robe unie allant du blond au roux, ces bêtes atteignent 190 cm. au garrot et 450 kg. en moyenne. C'est une race très rustique, qui supporte bien la chaleur en été, les variations de température en altitude et qui se contente d'une nourriture très fruste durant l'hiver ³. Avant la dernière guerre, il n'était pas rare de nourrir ces bêtes avec des feuilles d'arbres mélangées à la paille lorsque le fourrage se faisait rare ⁴. Cette race convient très bien pour les régions du Valais central; une bonne laitière, elle donne environ dix litres par jour durant la lactation, période qui va de février à fin novembre environ, sa viande est fine, savoureuse et abondante par rapport à son poids.

Ces bêtes sont belliqueuses: ce sont des Hérensardes que l'on envoie en plaine une fois l'an lutter contre les vaches des autres vallées. Il faut noter qu'une bonne reine de combat est toujours une piètre laitière, inconvénient financier largement, contre-balancé par la gloire que la victoire rapporte à son propriétaire ⁵. Avant l'inalpage, les vaches d'un même troupeau se mesurent entre elles et désignent toujours celle qui

¹ Notice géol. carte Saxon (5). ² Loup, (15) planche V. ³ Loup, (15) p. 219.
⁴ Mariétan, Murithienne LVIII, p. 15. ⁵ Bornand, (10) p. 14.

sera la reine du troupeau et dont l'autorité ne sera plus mise en doute durant toute la saison. Isérables inalpe en général à mi-juin, le jour est férié et le curé du village se déplace avec une grande partie de la population pour bénir les alpages ¹. C'est une des cérémonies importantes de la vie du village. Le pâturage a été préparé pour recevoir le troupeau des bourgeois. Nous avons vu qu'à Riddes, les pâturages étaient aussi occupés par des bêtes venant de Saxon ou de Leytron, contre paiement d'une pension journalière. C'est là un signe de sous-occupation des possibilités du pâturage, preuve que le déboisement a été poussé trop loin ou que le troupeau était plus grand dans le passé.

Lors de l'inalpe, une partie de la famille se trouve déjà aux mayens, avec le bétail, et retournera au village après cette date. Les mayens ne sont pas le propre de notre seule région. A part le val d'Illiez, où la distance du village aux alpages est trop faible, chaque vallée latérale possède une ou même plusieurs zones de mayens. Le mayen est un habitat temporaire, où hommes et bêtes trouvent à loger pendant les quelques semaines qui précèdent la montée à l'alpage et les jours qui suivent la désalpe.

Ils sont situés en-dessous de la zone des pâturages d'été à part de rares exceptions, comme Chandolin où les mayens sont situés plus bas que l'habitat permanent ². Un deuxième facteur a son importance : la distance des mayens au village. Comme on fauche parfois les prés des mayens — c'était le cas aux mayens de Riddes avant l'aménagement touristique, et c'est encore le cas des mayens d'Isérables — il ne faut pas que le transport prenne trop de temps, surtout si de plus les chemins sont enneigés. L'altitude des mayens varie de cas en cas...

Les mayens de Riddes sont situés à 1500 mètres, ceux d'Isérables à 1700 mètres environ ; mais pour parvenir aux mayens de Riddes depuis la plaine, il faut compter près de trois heures de marche alors que les Bédjuis mettent à peine une heure et demie pour parvenir à la Dzora et moins d'une heure pour arriver aux mayens de Riddes. Il n'est pas étonnant dès lors de trouver de nombreux Bédjuis propriétaires de raccards sur la commune de Riddes.

¹ Mariétan, (17) p. 112. ² Mariétan, Murithienne LXIX, (16) p. 58-9.

Le mayen se compose en général d'une seule pièce d'habitation pour les hommes situés juste au-dessus de l'étable souvent séparée de cette dernière par un mauvais plancher qui laisserait passer une partie de la chaleur animale, on n'est pas loin de la cohabitation quoique les Valaisans s'en défendent !

Les murs des étables sont en maçonnerie aux mayens de Riddes, en bois à la « Dzora » et la pièce d'habitation n'est pas lambrissée, les interstices entre les madriers sont bouchés avec de la mousse ou du papier. Les fenêtres sont petites et regardent vers la vallée ; le toit de planches ou de tavillons est percé d'une cheminée, seul moyen de chauffage et d'éclairage. Aux mayens de Riddes, le mayen était entouré d'un petit jardin clos, dans lequel on cultivait des pommes de terre et si possible un ou deux cerisiers.

Le problème de l'eau ne se pose pas aux mayens au début de la saison, les sources étant bien alimentées ; en automne, il peut arriver que l'eau manque, on remonte alors en soutirer un peu au bisse communal à Isérables.

Ces anciennes constructions qui ont, il faut l'admettre, un charme certain dû aux proportions et à la couleur des mélèzes, ont malheureusement souvent été démontées poutre par poutre aux mayens de Riddes et vendues à bon prix en d'autres endroits, où un spécialiste les reconstruit et les aménage intérieurement. Ce phénomène ne se produit heureusement pas encore à la Dzora et il faut espérer que les Bédjuis sauront résister aux offres souvent alléchantes, j'ai vu offrir plusieurs milliers de francs pour un mayen en bon état.

Cette zone de mayen est en voie de disparition dans tout le Valais central, dans les Dranses et même dans le Haut-Valais. C'est la partie du versant qui correspond le mieux aux besoins touristiques, à cette altitude, l'enneigement est précoce, commençant à mi-décembre pour ne disparaître qu'à fin mars ; en été, les restes de forêts offrent une ombre bienvenue, les promenades sont nombreuses, le long des anciens bisse ou dans les grandes forêts toutes proches.

La désalpe est fixée par décision des bourgeois ou par un consortage, à Riddes notamment ; la date varie d'une à l'autre selon les possibilités offertes par les prairies et selon le temps. En général, le troupeau de Riddes revenait aux alentours du 15 septembre, celui d'Isérables déjà fin août. Quelques jours avant la désalpe, les responsables établissent, avec

le chef berger, les parts de chacun selon le nombre de têtes et selon les mesures effectuées ; ils examinent les travaux de mise en état à prévoir l'année suivante. Une fois le bétail remis aux propriétaires, les bergers sont déchargés de leurs responsabilités. En fait, les vaches inalpées n'appartiennent plus à leur propriétaire, mais au consortage, ce qui explique que les vaches trop délicates ou qui ont vêlé trop tard au printemps ne sont pas inalpées. A Isérables, les parts de chacun sont tirées au sort pour éviter tout favoritisme, les pièces de fromage semblables au Bagnes ont en moyenne de 5 à 8 kg. ¹.

Ce type d'économie pastorale permet de tirer parti au mieux des ressources naturelles, notamment de toute la zone altimétrique qui ne permettrait pas d'autres revenus. Cette économie ne permet pas la réalisation de bénéfices énormes, elle paraît souvent démodée, mais elle permet à toute la population agricole et pastorale d'Isérables de se maintenir.

L'ÉVOLUTION DE LA PLAINE

Riddes, avec son cône et les versants boisés de la rive gauche de la Faraz, a fait pendant longtemps figure de parent pauvre. Ce qui va donner à cette zone son développement actuel est la régularisation de la vallée du Rhône, l'endiguement du fleuve et la création du vaste polder de la rive gauche.

Les travaux ont été entrepris le siècle passé, dès 1860 avec la construction de la voie de chemin de fer Martigny-Sion et, projetée depuis longtemps déjà, la digue fut enfin construite après les inondations très graves de cette même année. A Riddes, on n'avait cependant pas attendu si longtemps et dès 1850, on avait commencé à répartir les terrains gagnés sur le fond marécageux de la plaine ².

Ce n'est qu'en 1923 que la plaine fut entièrement gagnée. Le Rhône étant endigué, la commune de Riddes s'entendit avec les autres communes de l'aval, Saxon, Charrat, Fully et Martigny pour la construction d'un canal de drainage de 3,5 m. de large en son fond et d'une longueur totale de 14 km., c'est l'actuel canal du Syndicat, qui passe sous la Dranse à Martigny et déverse ses eaux dans le Rhône un peu en aval de l'embouchure du Trient ³.

¹ Bornand, (10) p. 16. ² Archives comm. de Riddes, Sion. ³ Loup, (15) p. 164.

Par la suite, on aménagea toute une série de petits canaux parallèles qui rejoignent le canal syndical et dont le niveau peut être régularisé artificiellement par un système de vannes. Dans le polder de Riddes, on peut ainsi, lors des années normales, faire monter ou descendre le niveau de la nappe phréatique, ce qui peut être très utile durant les mois de trop grande sécheresse. Cette nappe presque constante représente pour la commune de Riddes une partie de sa réserve en eau potable et en eau d'arrosage; il a été nécessaire de la protéger contre le danger de pollution par le mazout, les déchets industriels et les produits chimiques employés dans l'agriculture. Le polder de Riddes est compris dans trois zones, l'une du Rhône au deuxième canal parallèle, dite de protection intégrale; l'eau de cette zone, chimiquement pure, peut être pompée et utilisée telle quelle. Il est interdit d'y entreprendre des travaux (gravières) et les anciennes gravières doivent être remblayées avec des matériaux propres; l'autre, dite de protection stricte s'étend du deuxième canal à la voie du chemin de fer, l'eau de cette zone est fortement minéralisée mais peut être employée pour l'industrie sans traitement chimique, elle est exposée à la pollution du fait de la proximité de l'agglomération, on peut y entreprendre des travaux à condition de remblayer les nouvelles gravières jusqu'au niveau actuel du terrain ¹. La troisième zone, dite de protection limitée, située entre la voie CFF et le versant ne présente pas d'intérêt en tant que nappe phréatique, les carrières peuvent donc y être ouvertes selon un plan d'ensemble et des étangs gravières pourront y être aménagés ².

Comme il est à prévoir que le besoin en eau potable ne cessera d'augmenter, il est urgent que les autres communes, à l'amont notamment, prennent des mesures semblables pour protéger les nappes sur toute la rive.

Le gain de superficie en plaine et le drainage des polders, combiné avec la sécheresse du climat et le manque d'eau météorologique provoquent une situation paradoxale dans la plaine de Riddes comme dans toutes les communes de la vallée du reste, d'une part il faut éliminer l'eau par des drains et d'autre part le manque d'eau exige une irrigation constante.

Riddes irrigue ses terrains de plaine grâce à deux méthodes. Le système ancien par bisse et depuis une dizaine d'années par aspersion. Aux

¹ C.E.P.A. (2) p. 102-3. ² Voir calque No 2.

mois de juin et juillet, en remontant la vallée, on ne peut pas manquer d'observer les jets d'eau disposés à intervalles réguliers qui déversent une pluie artificielle sur les cultures. Pour un agriculteur du Moyen Pays, ces aspersions répétées, au milieu de la journée peuvent paraître un non-sens, mais le vent en Valais résorbe une grande partie de cette humidité, et les résultats au point de vue quantitatif sont très favorables. A Riddes, le système d'adduction d'eau est communal, il est réglementé, chaque cultivateur a droit à un certain nombre de jours d'eau proportionnels à la superficie qu'il cultive. Les bouches d'arrosage sont en général fixes, situées entre les arbres à environ deux mètres du sol; les propriétaires les emploient aussi pour lutter contre le gel, l'usage des chauffe-rettes se perd ainsi peu à peu¹. Les Riddans pompent l'eau dans les canaux de drainage avec des petits moteurs à essence qui donnent une pression suffisante.

L'ancien système d'irrigation par bisse n'a pas entièrement disparu. Riddes a conclu un accord avec la commune de Saxon pour l'utilisation d'une partie des eaux du bisse de Saxon; ce canal, l'un des plus longs du Valais (32 km.) passe sur le territoire de plusieurs communes, sa source est située à Nendaz, dans la Printze, il passe sur la commune d'Isérables où il causa de gros dégâts en 1908² puis sur la commune de Riddes, dans la région des Mayens. A son passage sur la Faraz (commune de Riddes) le bisse capte une certaine quantité d'eau qui alimente ensuite le torrent d'Ecône et irrigue les parties ouest du territoire de Riddes.

En contrepartie de l'utilisation du canal, la commune de Riddes accorda gratuitement les terrains nécessaires à sa construction¹. Riddes par contre n'a pas de charges d'entretien ni de surveillance à effectuer. Le transport par bisse n'est cependant pas très rentable vu les pertes qui surviennent sur une longue distance. Les Riddans sont en pour-parlers actuellement pour se procurer l'eau dans les réservoirs et les sources de la montagne. La commune projette de capter toutes les sources situées dans la zone des mayens³.

Les terres gagnées en plaine étaient propriétés des bourgeoisies, qui ont en général fait le nécessaire pour défricher et niveler le terrain, puis l'ont mis en vente par parcelle de 2500 m² environ auprès des bourgeois. Riddes n'a pas procédé différemment de Saxon où la vente a été

¹ Roten, (22). ² Robert, (21) p. 18. ³ Comm. orale Riddes.

effectuée en 1930¹ alors qu'à Riddes elle intervint cinq ans plus tard. A Conthey la commune a vendu les terres sans s'occuper de défrichement, ce qui explique certains lieu-dits comme « Les Marais » par exemple.

Pour éviter le morcellement de ces nouvelles parcelles, seule la co-propriété est autorisée. Ces mesures ne sont pas suffisantes car les héritiers, s'ils n'ont pas abornés leurs champs, ont gardé en propriété la partie leur revenant et l'on assiste aujourd'hui à un morcellement de la propriété qui, s'il n'est pas inscrit au registre foncier, n'en est pas moins gênant pour l'arrosage et la fumure par exemple.

Les bourgeois de Riddes ont d'autre part souvent vendu leur parcelle à des cultivateurs d'autres communes, d'Isérables notamment, de ce fait les terres communales gagnées sur la plaine ne sont plus en possession des Riddans².

Propriétaire des parcelles qu'il travaille, l'agriculteur de la plaine cultive ce qu'il veut, en tenant trop peu compte des directives de l'Ecole d'agriculture de Châteauneuf. Cette tendance disparaît heureusement et les jeunes s'intéressent de plus en plus aux revues techniques agricoles et aux directives qui leur sont données. Mais avant d'en arriver là, il a fallu que bon nombre de cultivateurs fassent de pénibles expériences, qui les ont souvent poussé à chercher une occupation dans d'autres domaines à revenus fixes. La main d'œuvre est composée essentiellement du chef d'exploitation et de sa famille. Le coût de la main d'œuvre étant trop élevé et la main d'œuvre étant trop rare en agriculture, à Riddes comme dans le reste de la Suisse. Ce manque de main d'œuvre doublé d'occupations annexes dans l'industrie a provoqué une très forte motorisation dans la commune surtout depuis 1950.

Jusqu'à cette date, les seules machines agricoles utilisées étaient les treuils, la pompe à sulfater et parfois les tracteurs monoaxes. Depuis la plaine s'est fortement motorisée.

En 1965, Riddes comptait 85 monoaxes, 42 tracteurs ou jeeps et 5 moteurs électriques (pompage) contre 21 monoaxes seulement à Isérables. A Riddes, l'endettement est fort, environ 60 % des exploitations agricoles, lorsqu'on compare ces chiffres à la surface des exploitations, 325 ont moins de 5 ha sur un nombre totale de 332 et si l'on considère que 99 chefs d'exploitations seulement sont des cultivateurs à plein

¹ C.E.P.A., (2) p. 26. ² Comm. orale.

temps, on ne s'en étonne pas. D'autre part, cet endettement touche surtout les paysans âgés de 30 à 50 ans, avant et après cet âge, l'endettement est moins fort, il faut une vie de travail dans l'agriculture valaisanne pour espérer épargner ¹.

LES CULTURES DE LA PLAINE

La plaine est essentiellement viticole, maraîchère et surtout arboricole.

La plaine offre l'aspect d'un immense jardin fruitier. Où que l'on tourne son regard, on aperçoit une juxtaposition de pommiers, poiriers, quelques abricotiers, de toutes les espèces, taillés ou en plein vent, souvent des légumes sur la même parcelle, entre les arbres. Ce mode de faire valut passablement de mécomptes au cultivateur. Depuis un certain temps, on se spécialise et on va vers la monoculture par parcelle, une de pommiers, une de poiriers, etc.

A Riddes, l'abricotier a complètement disparu de la plaine, il n'est cultivé, de préférence, qu'à partir de 600 mètres d'altitude, les gelées tardives de printemps sont moins fréquentes à ce niveau et les autres arbres fruitiers ne supporteraient pas la zone occupée par les abricotiers sur le versant gauche de la vallée du Rhône, peu ensoleillée, favorable à l'abricot.

A Riddes, comme à Isérables, l'abricot est une des cultures anciennes ², qui a subi le moins les conséquences de la spéculation. La variété plantée est celle de Luizet, du nom de l'importateur français qui introduisit les premiers plants à Saxon en 1888 ³. L'abricotier s'est très bien adapté en Valais, mais il reste un arbre très sensible au gel, la terre humide de la plaine ne lui convient guère. Lorsque les fruits arrivent à maturité, ils ne supportent pas les pluies trop fréquentes et la limite végétative est fixée en moyenne à 800 - 900 m. Isérables présente donc une exception avec des abricotiers productifs à près de 1100 m. d'altitude ⁴.

De tous les travaux qu'exigent les abricotiers, taille en hiver, traitement anti-parasitaire, et renouvellement des plants tous les 25 ans environ, c'est la cueillette de la récolte qui exige le plus de travail. L'Union

¹ C.E.P.A., (2) p. 47. ² Actuellement la Confédération favorise l'arrachage des abricotiers de montagne situé à plus de 1000 m. ³ Loup, (15) p. 472-3. ⁴ Closuit, (12) p. 7-8.

valaisanne des producteurs demandent des fruits mûrs, la cueillette de chaque arbre demande environ six à sept passages, la récolte doit être livrée avant 16 heures aux centres de récoltes, ce qui ne permet pas toujours aux ouvriers-paysans de procéder eux-mêmes à la cueillette. Les fruits sont triés dans les centres et mis en cageots après avoir été classés selon leur diamètre et leur coloration. Depuis un certain nombre d'années, la Suisse connaît des problèmes d'écoulement de ces fruits, dûs à la trop forte offre sur le marché durant une période trop brève et au fait que les normes ne sont pas toujours respectées, les fruits sont cueillis trop vite, verts, qu'ils sont tâchés ou encore qu'ils manquent de goût.

L'abricot reste, dans la commune de Riddes, une des cultures les plus importantes et les plus stables quant à la superficie plantée, seule la vigne donne des signes de stabilité supérieure. Les autres arbres fruitiers de la région sont le pommier et le poirier. Les plantations sont situées des deux côtés de la route et en majorité au sud-ouest du village ; les parcelles sises au nord de Riddes sont moins ensoleillées et après des tentatives malheureuses, ont été rendues à la prairie. Deux espèces de poires poussent dans la région : la Louise-Bonne et la poire William ; cette dernière espèce très prisée par le passé est peu à peu abandonnée, elle ne supporte pas très bien le stockage, par contre elles sont excellentes pour la fabrication des liqueurs et pour l'eau-de-vie. Actuellement, la poire ne pose pas aux producteurs le problème de l'écoulement, le surplus de la récolte est vendu aux distillateurs en cas de surproduction (Maison Morand S.A. à Martigny) par exemple. Ainsi, malgré les directives de l'Union fruitière valaisanne, les producteurs continuent à planter des espèces William ¹.

La poire donne moins de travail que l'abricot, la taille à la fin de l'hiver, entre fin janvier et mars en général, les traitements anti-parasitaires une première fois en hiver, une seconde durant l'été, contre les parasites des fruits, la cueillette peut s'effectuer en une seule fois, les fruits allant finir de mûrir dans les dépôts. La variété des poires permet d'autre part de récolter les fruits entre juillet pour les variétés précoces et novembre pour les variétés tardives. L'avantage du poirier sur l'abricotier est donc double ; récolte plus étalée dans le temps, donc favorable pour l'ouvrier-paysan et récolte presque certainement écoulée donc gain assuré.

¹ Loup, (15) p. 484.

De plus, la culture de la poire est d'un meilleur apport financier que l'abricot, malgré les mises de fond initiales pour l'installation des cultures basses en espalier. La pomme est, des trois cultures valaisannes, celle qui a subi la plus grande évolution dans la plaine de Riddes. A partir de 1951, les cultivateurs riddans ont arraché toutes les anciennes variétés, Boscop ou Reinette du Canada, pour les remplacer par des variétés américaines Golden Delicious ou Starking, en cela ils imitent les planteurs des autres communes. En 1962, la pomme avait connu une telle mévente qu'il avait fallu l'aide de la Confédération et l'exportation en Allemagne de l'Est de 63 wagons aux frais de l'Etat pour absorber le surplus ¹.

La Golden est cultivée en basses tiges dans la majorité des cas ; son rendement est excellent mais les variétés américaines sont fragiles, exigent autant si ce n'est plus de soin que les poiriers. En 1967, les premiers signes de mévente se font sentir et il faut que le Valais trouve de nouveaux débouchés.

Les bénéfices nets pour ces trois produits sont respectivement :

Abricot	Fr. 1700.— à 3500.— à l'ha
Pomme (Golden)	Fr. 5600.— à 6100.— à l'ha
Poire	Fr. 3900.— à 4400.— à l'ha ²

En dehors des cultures fruitières intensives, la commune de Riddes exploite encore 54 ha de vignoble situé sur les cônes de la Faraz et d'Ecône et sur les pentes d'éboulis au nord-est du village.

Le vignoble de Riddes est l'un des plus mal exposé de toute la vallée du Rhône. Les seules parcelles qui ont une exposition sud-ouest sont situées sur le cône, en-dessus du village ; en été le soleil couchant offre une insolation supérieure à celle du vignoble de l'adret et compense quelque peu le manque de chaleur. La viticulture tient toujours sur le terroir communal pour les raisons suivantes :

Les vignes sont en général situées au-dessous de 650 m. elles entrent ainsi dans la catégorie I de l'échelle Provins, elles sont mieux payées au producteur, les Riddans sont assurés de vendre toute la production.

La présence à Riddes de la maison « Maye et fils » fournit une deuxième raison au maintien de la vigne, et, enfin, les Riddans sont très attachés affectivement à leurs vignes. Le travail de la vigne demande

¹ Loup, (15) p. 484. ² Loup, (15) pp. 479-485.

plus d'heures de présence que les autres cultures arboricoles, les pentes des cônes interdisant l'emploi de machines agricoles et le calendrier est chargé. Les deux plants cultivés sont le Chasselas qui occupe 16 ha et le Gamay pour les 18 ha restant. Le vin produit n'est pas toujours de très bonne qualité mais comme il est traité par une grande maison, et de moins en moins par les vigneron-exploitants, on obtient des Fendants d'assez bonne qualité et des Gamays qui titrent les bonnes années suffisamment haut pour en faire des Dôles.

La taille est presque partout en gobelet, les pentes ne permettant pas un autre mode de culture; sur la partie basse et bien exposée du cône, quelques viticulteurs essaient avec de bons résultats semble-t-il la taille Guyot. Mais l'avantage de l'ancienne façon de faire réside dans le fait que l'attachage est inutile après la taille d'hiver.

Après la taille qui survient en février au plus tard, on effectue les labours. En Valais, ces derniers se font en général en mars-début avril au plus tard pour éviter les gelées printanières ¹ mais à Riddes on les effectue plus tard ou très tôt, février ou fin avril, l'exposition à l'envers prolongeant le risque de gel printanier. Les divers traitements anti-parasitaires exigent jusqu'à dix passages parmi les ceps, poudres que l'on répand à la main ou produit pulvérisé. Lorsque les pousses ont atteint une trentaine de centimètres, il faut procéder à l'attachage et à l'effeuillage que l'on fait très soigneusement à Riddes pour donner le maximum de soleil aux grappes, les Riddans n'effectuent plus qu'un seul effeuillage contrairement aux autres vigneron valaisans, qui effeuillent en août et une première fois en juillet ¹.

La vendange intervient à la date fixée par la Commune, d'accord avec les producteurs. Les Riddans, depuis quelques années, vendent leur récolte sous le pressoir; ils sont payés en fonction de la qualité du raisin, le poids de la vendange et le degré Oechsle de leur production.

En 1967, Riddes a produit 1310 hl de vin blanc et 2890 hl de vin rouge, le profit moyen d'un ha de vigne étant de Fr. 8500.—, donc nettement supérieur à l'exploitation ² des fruits, on comprend que les Riddans, malgré les difficultés et les servitudes que cela comporte, restent attachés à leur vignoble. Mais il ne faut pas perdre de vue que la viticulture, à Riddes, n'est qu'un appoint, les parcelles cultivées par habitant étant nettement trop petites (204 exploitants pour 54 ha ³).

¹ Loup, (15) p. 410. ² Loup, (15) p. 420. ³ Rec. Féd. (2).

Les gens d'Isérables ont cultivé quelques tablards de vigne au débouché des gorges de la Faraz. La mauvaise qualité et la faiblesse du rendement ont provoqué l'arrachage partiel de ce vignoble communal et son remplacement par des abricotiers.

LES LEGUMES ET LES BAIES

Les asperges ont presque complètement disparu de notre région. Les terres alluviales et limoneuses des bords du Rhône leur conviendraient pourtant particulièrement bien et la Suisse importe ce légume depuis quelques années alors que le Valais pourrait en fournir en quantité suffisante. Le gros problème de la culture des asperges réside dans l'immobilisation du sol pendant trois ans et avant tout dans l'absence de main-d'œuvre, la culture de l'asperge est très rentable, Fr. 6600.— à l'ha environ ¹, mais le travail de la récolte (il faut faire au moins un passage journalier dans la plantation, il faut dégager la pousse à la main, et la période de récolte dure environ 4 semaines) a découragé les producteurs qui ne trouvaient plus la main-d'œuvre nécessaire (féminine surtout). Les tomates sont l'exemple le plus typique de la culture de spéculation. La tomate est considérée comme un produit de rattrapage, elle est facile à cultiver à condition de lui donner suffisamment d'eau et n'occupe le sol que de mai en octobre. Lors des gels printaniers violents, le cultivateur peut augmenter ou abaisser la production de tomates et tenter par ce moyen de se refaire. Cela explique en partie la mévente annuelle des tomates valaisannes, qui sont jetées dans le canal de Fully ou qui pourrissent sur place. A Riddes, certains cultivateurs m'ont affirmé que l'effondrement des prix en 1967 interdisait de songer à cueillir et transporter les légumes. Des tentatives ont été faites à Saxon pour introduire des concentrés de sauces tomates en boîte, mais la tomate valaisanne ne convient pas car elle contient trop d'eau, sa chair n'est pas aussi consistante que celle de la tomate italienne.

Migros a depuis deux ans tenté de vendre des jus frais en berlingots, mais l'accueil des consommateurs fut très mitigé et il semble que le problème de la tomate du Valais soit à revoir, mais on se heurte à l'individualisme des producteurs.

Les fraises sont une des rares cultures qui est produite avec succès sur le sol de Riddes et d'Isérables. Les fraises de montagne ont même

¹ Loup, (15) p. 456.

plusieurs avantages sur celles de la plaine; de meilleur goût, elles se vendent plus cher et elles n'ont en général pas à souffrir les gels printaniers, étant plus tardives. La récolte est bonne après la deuxième année, les plantes sont remplacées après la cinquième récolte. La culture de la fraise exige un certain nombre de précautions; il faut pailler les plants pour éviter que le fruit ne se salisse et pour protéger la plante du froid. On ne fait que deux traitements anti-parasitaires. Les pluies sont très néfastes pour le goût des fruits et risquent de plus de salir la baie qui perd alors de sa valeur marchande.

La récolte est très sévèrement contrôlée par l'Union valaisanne des producteurs, les fruits doivent être cueillis le jour même, bien mûrs mais ils doivent supporter le transport en plaine et être d'un poids minimum de 8 g.

Le centre de ramassage de Riddes fonctionne jusqu'à parfois après les heures légales de 16 heures pour permettre aux producteurs d'Isérables de lui faire parvenir toute la récolte journalière; à Isérables même une partie de la production est écoulée par la Coopérative locale. Depuis quelques années, les Bédjuis, suivant l'exemple des Nendards, tentent parfois de remplacer la fraise par la culture de la framboise dont le rendement est supérieur (Fr. 300.— à 400.— contre Fr. 110.— à 120.— à l'are de rendement brut ¹). Les framboisiers d'Isérables sont situés sur les pentes les moins bien exposées et vers le fond de la vallée de la Faraz ainsi qu'à Audes sur les pentes qui font face à Isérables sur le territoire de Riddes.

Nous avons fait ainsi le tour des produits agricoles de notre vallée et on peut les séparer en deux groupes: les arbres fruitiers de la plaine et la vigne d'une part, les cultures de montagne et les abricotiers d'autre part. Riddes a en grande partie sacrifié son économie pastorale au profit d'une agriculture extensive à haut rendement mais qui a un grand nombre de problèmes de débouchés à résoudre alors que la montagne, plus prudente semble-t-il reste fidèle à son ancienne économie agro-pastorale tout en l'améliorant par des cultures de luxe qui sont assurées de trouver preneur.

¹ Loup, (15) pp. 272 et 449

INDUSTRIE ET TOURISME

La commune d'Isérables est sortie de son isolement il y a 27 ans à peine. Jusqu'à la construction du téléphérique, les Bédjuis vivaient dans une région de montagne, repliés sur eux-mêmes et l'argent était extrêmement rare.

L'absence presque totale de communication ne permettait pas avant cette époque l'implantation d'une quelconque industrie. Depuis une quinzaine d'années, deux petites industries se sont installées dans le village: Ebauches S.A. et la fabrique de couverts et d'orfèvrerie de Sola S.A. Toutes deux sont des succursales qui peuvent profiter d'une main-d'œuvre meilleur marché que dans le Jura et pour lesquelles le transport de la matière première ne pose pas de problèmes¹. Le Valais est en effet très désavantagé par rapport au reste de la Suisse, son isolement géographique, son manque de matières premières et jusqu'à ces dernières années, son manque de main-d'œuvre qualifiée ont retardé son développement industriel. Ces facteurs défavorables ne sont plus aussi évidents. Les ressources électriques du canton ont contribué à accélérer l'implantation d'industries, en plaine, mais aussi en montagne: Levron dans le val de Bagnes et St-Nicolas dans la vallée des Vièges sont dans ce cas.

Les deux usines d'Isérables occupent 90 personnes environ dont la plupart habitent le village, une dizaine faisant journellement le trajet depuis la plaine. L'industrie de montagne occupe, de préférence, les femmes aux hommes, car elles sont plus habiles et plus ponctuelles surtout. Les hommes par ailleurs n'aiment pas travailler en usine, à heures fixes. L'implantation de ces deux ateliers a sans doute contribué à donner une stabilité à la population du village sans pour autant enlever à l'agriculture des bras nécessaires. Ebauches S.A. se montre très arrangeantes avec ses ouvriers et les femmes obtiennent facilement des congés pour travailler aux champs, l'horaire est mobile, lors des cueillettes et des récoltes, le travail ne commence qu'à 9 heures; et la journée finit relativement plus tôt qu'en plaine. Les ouvrières sont très jeunes, la majorité a entre 17 et 22 ans, elles sont formées à l'usine et ont un bon rendement dans l'ensemble. Les salaires sont plus bas qu'en plaine

¹ L'une des deux entreprises avait fermé ses portes à la suite de difficultés financières survenues en Suisse alémanique.

mais on est loin des salaires dont se contentaient les ouvrières valaisannes il y a une vingtaine d'années ¹. L'argent gagné à l'usine est en général épargné, pour une part, et contribue à l'amélioration du niveau de vie de la famille, pour le reste.

Les hommes ont cherché d'autres débouchés dans les années qui ont vu se construire les grands barrages valaisans, entre 1950 et 1960 les Bédjuis ont trouvé de l'emploi sur les chantiers, ne rentrant qu'une fois tous les mois environ. Mais après l'achèvement des ouvrages, ils se sont retrouvés à la tête d'une petite fortune mais sans emploi. Un bon nombre se sont mariés et ont continué à travailler en plaine, parfois hors du canton sur les chantiers des autoroutes, d'autres ont réussi à s'occuper sur place avec la construction de chalets de vacances aux Mayens de Riddes ou à Verbier, très peu ont repris une activité essentiellement agricole ².

Riddes située en plaine est paradoxalement moins « industrialisée » qu'Isérables; l'usine hydro-électrique située près d'Ecône n'emploie que 50 ouvriers, la gravière du Rhône S.A. est propriété d'un étranger, 5 ouvriers italiens et 7 Riddans y travaillent et 3 d'entre eux à mi-temps. La maison Schwitzgebel S.A. fabrique de biscuits, n'emploie qu'une quinzaine de personnes dont 5 Italiens et dont certains n'habitent pas la commune.

Les industries de notre région sont toutes de création récente et l'industrialisation n'est pas valaisanne. Ce sont toutes, la gravière mise à part, des succursales; cette industrialisation par le dehors qui n'est pas le propre de Riddes et d'Isérables, mais dans tout le Valais, les cadres sont souvent des non-Valaisans non seulement pour des raisons de formation mais aussi parce que la maison-mère les impose.

Le sous-développement industriel de la région est dû en partie au prix des terrains à bâtir et au fait que la main-d'œuvre potentielle est déjà en grande partie absorbée par la proximité de Sion et de Martigny qui ont eu ces dernières années un fort développement des secteurs secondaire et tertiaire.

Le tourisme

Le tourisme représente une des nouvelles solutions par laquelle notre région espère résoudre ses problèmes.

¹ C.E.P.A., (2) carte No 17. ² C.E.P.A., (2) p. 77.

L'analyse du plan de zones de la commune de Riddes, établi uniquement pour les Mayens, montre que le développement touristique n'a pas été entièrement volontaire et que les autorités tentent de corriger par des mesures restrictives un mouvement irréversible qui semble les avoir pris de vitesse au départ.

Il y a quelque dix ans aux Mayens de Riddes il n'y avait que deux petits restaurants, et quelques chambres d'hôtels. Le tourisme d'été existait mais à une petite échelle ¹.

A Isérables existaient quelques chambres d'hôtels ou dans des pensions. Les Riddans louaient de temps à autre un mayen à des Suisses, les étrangers ne connaissent pour ainsi dire pas la région. Deux éléments précipiteront le développement: la station de Verbier atteint un développement trop fort pour ses capacités, les prix montent et la Société des téléphériques de Verbier acquière deux concessions pour la construction de nouveaux remontes-pentes, l'un sur la commune de Saxon, l'autre sur celle de Riddes. Dès 1962, l'on peut accéder à Verbier par la Croix de Cœur depuis la vallée du Rhône, les champs de ski sont ainsi ouverts à ceux qui possèdent un mayen au-dessus d'Isérables ou de Riddes. Les premiers chalets vont être construits dès cette année par les entreprises de construction d'Isérables. Les parcelles seront créées après coup, la spéculation foncière bat son plein. Des superficies de 10 000 m² rachetées à bas prix entre Fr. 2.50 et 3.50 le mètre seront aménagées et mises en vente à des prix allant jusqu'à Fr. 15 le mètre ².

Ces parcelles, de 600 à 800 m² se vendent très bien, les prix étant bas encore comparés à ceux de Verbier. C'est à Genève que les premiers acheteurs seront trouvés, actuellement il y a aux Mayens de Riddes une zone de chalets surnommée « le quartier des Genevois ».

Au début, aucun plan d'évacuation générale d'eau usée ni d'équipement en matière d'alimentation n'avaient été prévus. La petite épicerie des Mayens, qui fonctionnait en été, doit faire face à une clientèle énorme. Les deux restaurants sont débordés entre Noël et Nouvel An. Les premiers vacanciers emportaient avec eux la majeure partie de leur subsistance, la situation très mauvaise au début sera améliorée peu à peu.

Dès 1963, la commune de Riddes va réagir avec beaucoup de fermeté et de sagesse. Débordée quelque peu et surprise de l'allure du développement des Mayens, elle va créer une route d'accès carrossable

¹ Bornand, (10) p. 23. ² Le m² de terrain aménagé atteint Fr. 35.— en 1968.

en toutes saisons, et, en attendant, renforcer le service de jeeps postales qui amèneront les touristes depuis Isérables aux Mayens par l'ancienne route menant à « Forêt verte ». Le service sera assumé quatre fois par jour dans les deux sens durant les hivers et en été, une fois par jour durant toute l'année.

Des restrictions très strictes sont édictées quant à la taille et quant à la forme extérieure des chalets. L'ensemble de la « zone » touristique sera mesurée et abornée en parcelles de 600 m² au minimum, les constructions devront être situées en ordre lâche et au moins à 6 mètres de la limite de la parcelle, pour garder l'aspect primitif ¹. Ces mesures n'ont pas empêché les achats de se poursuivre à un rythme élevé, actuellement, il y a environ deux cents chalets neufs aux Mayens de Riddes, sans compter les anciens mazots transformés. Ce développement est extraordinaire si l'on se rend compte qu'il a été fait sans aucune publicité et que la nouvelle station est le fait de quelques personnes particulièrement audacieuses. La construction de la route suit son cours, une fois terminée, elle permettra de joindre la vallée en moins de vingt minutes. Le financement a posé et pose encore des problèmes. La commune ne pouvait supporter seule les frais de travaux dont le premier devis se montait à plus de Fr. 4 500 000.—. Elle a donc frappé tous les propriétaires de chalets d'une taxe de participation, comme c'est son droit, taxe proportionnelle à la valeur de la nouvelle construction et à la superficie des champs achetés. La commune de Riddes doit encore faire de gros efforts pour créer aux Mayens une infrastructure touristique qui fait encore défaut. Elle doit d'autre part, aménager un réseau routier à l'intérieur du village sous peine de voir les places de parc pour voitures se multiplier en désordre. Le problème de l'alimentation en eau potable doit être résolu au plus tôt, les sources captées par des personnes privées ne suffisant plus lors de l'occupation maximum des chalets, l'évacuation des eaux usées n'avait pas été prévue, chaque construction ayant sa fosse sceptique.

D'autre part, les touristes des Mayens ont encore trop tendance à considérer Verbier comme station de sports d'hiver et les Mayens comme une sorte de village d'hébergement accessoire, en dehors de la station principale où l'on ne trouve plus de place. Riddes doit trouver un pôle d'attraction propre à sa station touristique sous peine de la voir se développer à l'ombre de Verbier et se transformer en village-dortoir.

¹ Règlement de la construction (3).

Le tourisme de la région a engendré de nombreux emplois nouveaux. Isérables est le premier à en profiter ; durant la saison d'hiver 7 Bédjuis travaillent à la société du téléphérique, la boucherie et la boulangerie sont gérées par une famille d'Isérables, installée aux Mayens, l'hôtel « Beau-Site » est propriété d'un Bédjuis et la Coopérative de consommation d'Isérables a ouvert une succursale aux Mayens. Les Bédjuis ont plus largement profité de la vente des parcelles, étant dans bien des cas propriétaires ou co-propriétaires. La construction ou le montage des chalets, le terrassement et le creusement occupent de nombreux villageois, une entreprise d'Isérables s'occupe depuis peu de la construction rapide chalets préfabriqués.

Ce développement touristique est le bienvenu, il arrive à une période où de nombreux Bédjuis hésitent entre la plaine et la montagne, il contribuera à freiner le dépeuplement qui s'amorçait.

CONCLUSION

Les deux communes, après avoir pratiqué une économie pastorale semblable, ont été amenées à évoluer de façon différente, conformément à leur situation géographique. Isérables, tout en restant fidèle à une économie agro-pastorale traditionnelle, a cherché des débouchés à l'extérieur du territoire communal et dans l'implantation dans le village de petites industries de montagne.

Cette solution originale n'est cependant pas exempte de danger, en cas de crise industrielle notamment. Riddes, de son côté, en développant la plaine et les cultures intensives, a laissé volontairement mourir son économie pastorale. Les débouchés nouveaux pour la plaine ont été recherchés dans le développement touristique et le succès obtenu doit inciter la commune à continuer dans cette voie, l'industrialisation ne semblant pas avoir beaucoup de chances de se développer.

C'est par cette solution touristique que la plaine peut apporter une aide efficace à la montagne en enrayant la tendance au dépeuplement qui s'est amorcée au cours de ces dernières années.